



HAL
open science

La maturation d'une discipline scientifique dans le Japon de l'ère de Taishô : l'histoire économique du Japon selon Takekoshi Yosaburô (1920)

Alexandre Roy

► To cite this version:

Alexandre Roy. La maturation d'une discipline scientifique dans le Japon de l'ère de Taishô : l'histoire économique du Japon selon Takekoshi Yosaburô (1920). Yves Cadot; Dan Fujiwara; Tomomi Ota; Rémi Soccimarro. L'ère Taishô (1912-1926) : genèse du Japon contemporain ?, 10, Philippe Picquier, pp.337-346, 2014, Japon Pluriel, 9782809710595. halshs-03617745

HAL Id: halshs-03617745

<https://shs.hal.science/halshs-03617745>

Submitted on 30 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

ALEXANDRE ROY – Centre d'Etudes Japonaises (INALCO), colloque SFEJ (publication pour 2014)

**LA MATURATION D'UNE DISCIPLINE SCIENTIFIQUE DANS LE JAPON DE
L'ÈRE DE TAISHÔ :
L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE DU JAPON SELON TAKEKOSHI YOSABURÔ (1920)**

À la mort de l'empereur Meiji en 1912, le régime impérial fondé un demi-siècle auparavant, était déjà parvenu à faire du Japon la plus importante puissance militaire et économique non-occidentale au monde. Le développement des sciences au Japon accompagna cet essor et le conditionna de plus en plus. Avec le rapide développement industriel du pays, les questions relatives à la science économique gagnèrent en importance rapidement. Au cours du XIXe siècle, l'« école historique allemande » domina la discipline¹ et c'est sous son influence que la discipline économique fut introduite et d'abord développée au Japon. L'approche scientifique des problèmes économiques poussa ainsi les chercheurs japonais à examiner d'abord l'histoire nationale. La discipline historique étant elle-même balbutiante, les premiers travaux en économie durent faire face à des connaissances particulièrement faibles et réalisèrent une avancée doublement pionnière.

Les premiers travaux japonais furent accomplis dans les années 1880 et 1890, mais ce fut Fukuda Tokuzô (1874-1930) qui livra une première véritable histoire économique du Japon (Fukuda 1907). Après cette première phase d'introduction de la discipline, trois auteurs différents poursuivirent l'effort durant les années 1910 pour publier, coup sur coup, cinq ouvrages imposants entre 1919 et 1921. Ces ouvrages apportèrent un nouveau souffle, ouvrant une nouvelle phase dans le développement de l'histoire économique japonaise. Ils affinèrent l'analyse de Fukuda en appliquant plus en avant la méthode économique en histoire. Ces trois auteurs étaient de générations différentes : Takekoshi Yosaburô (1865-1950), Uchida Ginzô (1872-1919) et un disciple de ce dernier, Honjô Eijirô (1888-1973).

¹ Sur cette « école », cf. Campagnolo 2004 et Shionoya 2001.

L'œuvre d'Uchida (décédé subitement en 1919 à l'âge de quarante-huit ans) était le recueil posthume de ses travaux (Uchida 1921). La valeur de l'ouvrage réside plus dans un premier « état des lieux » de la discipline entre les années 1890 et 1910 que dans une avancée innovante en la matière. Avec Fukuda, Uchida avait été le premier docteur et professeur en histoire économique du pays (depuis 1907, date de la création de sa chaire à l'université de Kyôto). Au moment même de son décès prématuré, un de ses disciples émergeait : Honjô Eijirô. Honjô publia d'abord en 1920 un ouvrage regroupant les travaux qu'il avait effectués sur les six années précédentes (1913-1919). Ces ouvrages d'Uchida et Honjô étaient importants, mais leur portée resta fondamentalement académique (et fondatrice à ce niveau à bien des égards). Le travail de Takekoshi, lui, relevait d'une autre dimension. Takekoshi voulait, pour la première fois, articuler étude scientifique, pensée politique et œuvre « grand-public ». Comme le travail de Fukuda avait marqué les débuts de la discipline historico-économique, celui de Takekoshi vint affirmer son développement à un niveau social et politique supérieur, remportant un large écho au Japon (avec cinq rééditions avant-guerre – en 1925, 1927, 1928, 1931, 1934 – et une encore en 1948) et même publié à l'étranger (Takekoshi 1930), le seul du genre avec la thèse de Fukuda.² Pour comprendre les ressorts de l'œuvre et sa portée, nous présenterons d'abord le personnage de Takekoshi, avant de cerner les apports et les limites de son ouvrage en termes heuristiques, historiques et méthodologiques.

TAKEKOSHI : UN HISTORIEN ENGAGÉ ET NON ACADÉMIQUE

Originaire des terres shogunales (actuelle préfecture de Saitama), Takekoshi commença des études à l'université de Keiô, avant d'intégrer, sous l'influence directe de Fukuzawa Yukichi, les « Nouvelles du Temps » (*Jiji shinpô*). Passionné d'histoire, il écrivit une « Nouvelle histoire du Japon » (Takekoshi 1891- 92) dès 1891, puis, en 1896, une histoire des « Deux mille cinq cent ans » (Takekoshi 1896) du pays... livre de chevet de Fukuda durant sa thèse (Fukuda 1907 : 23). Bien que dépourvus de références systématiques, ces ouvrages furent pionniers dans leur domaine : la première histoire contemporaine du Japon et la première histoire "depuis les origines."

² La thèse de Fukuda, rédigée en allemand (*Die gesellschaftliche und wirtschaftliche Entwicklung in Japan*), fut soutenue sous la direction de Lujo Brentano à l'Université de Munich en 1900 et publiée la même année à Stuttgart par l'éditeur Cotta.

Il s'engagea tôt politiquement, contre le pouvoir établi des « cliques de Chôshû et Satsuma » (ou « clique de Sacchô »), mais n'était toutefois pas extrémiste puisqu'il rejoignit l'éminente figure du clan de Chôshû, Itô Hirobumi, dans le parti que ce dernier fonda en 1900 (*Rikken seiyû-kai*, les Amis de la Constitution). Sous cette étiquette, il remporta son premier siège de député en 1902, puis fut réélu jusqu'en 1915, période pendant laquelle il trouva encore le temps d'écrire un nouveau livre, sur la colonisation japonaise à Taiwan (Takekoshi : 1905 et 1907). Après sa défaite aux élections de 1915, face au fils d'Ôkuma Shigenobu, il s'attela à la rédaction d'un nouvel et grand ouvrage pionnier en histoire, son Histoire économique du Japon, parue en 1919. L'ensemble était constitué de pas moins de huit volumes, regroupant près de cinq mille pages, un ouvrage-fleuve dressant une fresque colossale de l'histoire japonaise considérée d'un point de vue économique. Au moment d'écrire son Histoire économique du Japon, Takekoshi était donc un historien expérimenté, aux connaissances enrichies par son expérience politique, mais, fait capital, il restait extérieur à l'académie universitaire.

SON OEUVRE : UNE HISTOIRE COMMANDÉE ET ORIENTÉE

Takekoshi ne fut pas à l'origine de sa propre Histoire économique du Japon. Elle lui fut commandée par Motono Ichirô (1862-1918). Fils d'un haut-dirigeant du fief de Saga (proche des fiefs de Sachhō), Motono fit partie des premiers étudiants japonais à être formés à l'étranger, partant en France en 1873. Il étudia le droit à l'université de Lyon, devenant docteur en la matière en 1889, avant d'entrer aussitôt au ministère des affaires étrangères. Il y accomplit une carrière rapide et brillante : nommé ambassadeur à Paris entre 1901 et 1906 puis à Moscou entre 1907 et 1910, il devint le ministre des Affaires étrangères de Terauchi Masatake entre 1916 et 1918.

Au cours d'une réception diplomatique qu'il donnait à Paris alors que le Japon avait vaincu la Russie, Motono se vit dire par Gustave Lebon, célèbre autorité intellectuelle de l'époque, que la puissance acquise par le Japon ne pouvait être qu'éphémère « tel un météore ». Motono défendit qu'elle était au contraire fort solide et durable, fruit d'une évolution historique profonde³. Ce ne fut que dix ans plus tard, en 1915, de retour de Moscou, que Motono put lancer un ouvrage défendant sa position... mais avec quelle envergure : il parvint à réunir autour de lui pour ce projet

³ C'est ce que rapporta Takekoshi dans son introduction (Takekoshi 1920 : 1-2).

pas moins de cinquante des plus grandes figures du patronat japonais. Parmi les membres de ce « Comité pour la rédaction d'une histoire économique du Japon » (*Nihon keizai-shi hensan-kai*) : les patrons des groupes Mitsubishi et Mitsui, les magnats du charbon (Asô Takichi) et des travaux publics (Ôkura Kihachirô), mais encore un haut dirigeant de la Banque du Japon (Inoue Jun'nosuke) et une foule de représentants d'autres familles toutes aussi puissantes (familles Matsukata, Asano, et d'autres).⁴ Takekoshi, fort de son expérience d'écrivain érudit et dorénavant libéré de toute occupation parlementaire, devint le scribe de ce groupe d'oligarques. Son œuvre dépassa néanmoins largement cette limite, bâtissant une problématique fine et originale, en avance sur son temps.

Idéologiquement, la base commune réunissant Takekoshi et ses riches patrons était leur volonté de minimiser le rôle des hommes d'Etat dans l'Histoire. Néanmoins, leurs motivations pour cela différaient. Pour l'auteur il s'agissait de dénoncer les puissants, le pouvoir établi, semblant inamovible. Pour le patronat, il s'agissait de montrer qu'au-delà des apparences le pouvoir reposait d'abord sur eux et que rien n'étaient plus importants que leurs « affaires ». Ainsi, Takekoshi, homme politique lui-même, promut le facteur économique comme le « facteur premier » (cf. ci-après), mais il n'alla pas jusqu'à substituer les hommes d'affaires aux hommes politiques en tant que moteur de l'histoire. L'histoire de Takekoshi s'avéra en réalité une histoire économique et sociale, et à certains égards bien plus sociale qu'économique.

Le caractère innovant, ou même révolutionnaire, de cette approche « non-politique » doit être souligné : à l'époque, Takekoshi s'inscrivait clairement et entièrement contre la mythologie impériale – qu'il ne mentionna aucunement (pas même pour une simple évocation), chose inédite pour un historien japonais d'alors. Le point de vue de Takekoshi illustre la formation parmi les historiens japonais d'une conscience sociale : l'histoire économique du pays était d'abord celle des conditions de vie et de production du peuple. Fukuda n'était pas allé aussi loin dans sa justification de l'intérêt d'une histoire économique du Japon, se contentant à de nombreux égards de reproduire le modèle qu'il avait étudié en Allemagne.

⁴ Pour la liste complète des cinquante membres du groupe, cf. Takekoshi 1930 : 3-5.

UNE HISTOIRE AMBITIEUSE : ÉCONOMIQUE, GÉNÉRALE, MONDIALE ET SCIENTIFIQUE

Takekoshi revendiquait une conception rationnelle de l'histoire : « comme les autres sciences naturelles, elle est bâtie sur des références scientifiques » (Takekoshi 1920 : 6). Affirmant que « personne ne se satisfait d'un récit poétique, d'une simple chronique ou de l'hagiographie d'un héros », il refusait la conception poétique ou hagiographique de la discipline (*denki rekishi*) et ses formes les plus communément répandues : « l'histoire culturelle » (*bunmei-shi*), « l'histoire politique » (*seijishi*), « l'histoire de la pensée » (*shisô-shi*).

Takekoshi expliquait la pertinence du point de vue économique par la nature économique de l'humanité : les êtres humains étaient posés comme des « animaux sociaux » (*shakaiteki dôbutsu*) et des « animaux économiques » (*keizaiteki dôbutsu* ; Takekoshi 1920 : 7). L'auteur affirmait ainsi que « l'essence de l'histoire réside dans les motivations économiques de l'humanité » (*ibidem*) et affirmait même que « de la même manière que la vie d'un être humain dépend d'abord de son existence économique, il ne fait aucun doute qu'en histoire le facteur premier est le facteur économique » (Takekoshi 1920 : 9). Pour autant, Takekoshi ne limita pas son œuvre à l'économie, fustigeant les travaux bornés au commerce, aux systèmes fiscaux ou agraires qu'il considérait comme appartenant à l'histoire des institutions (*hōseido rekishi*)... Pour lui, ce n'étaient là « guère que des examens partiels de l'histoire » (*ibidem*). Takekoshi alla plus loin en ébauchant une histoire générale basée sur le facteur économique : « il me semble qu'expliquer l'histoire générale directement à partir du point de vue économique, c'est là la méthode correspondant à l'histoire économique » (*ibidem*).

Dans cette combinaison Takekoshi s'affirmait volontiers différent des historiens européens : « ce livre diffère de l'histoire économique européenne récente, dans le fond et la forme » (*ibid.* : 10). L'auteur voulait affirmer la dimension mondiale du développement économique de l'humanité par étapes : n'était-ce pas là l'enjeu de la discussion entre Motono et Lebon ? Ce faisant, l'histoire japonaise de Takekoshi s'inscrivait dans un cadre comparatiste et mondial, ce en quoi il justifiait son recours au calendrier occidental pour la datation (et non le calendrier impérial) : il s'agissait de « penser le passé du Japon en tant qu'une partie du monde » (*ibid.* : 12). Tout devait concourir à « normaliser » le Japon dans l'histoire face aux nations européennes.

Autre innovation de Takekoshi, concernant la méthode : il revendiquait d'écrire la première histoire générale du Japon à partir de sources premières, dûment référencées, « s'efforçant d'être scientifique » (*ibidem*). Il voulait néanmoins limiter les références explicites « aux points susceptibles de susciter le doute » (*ibid.* : 15), sans quoi « le présent livre dépasserait la dizaine de milliers de pages » (*ibidem*). Les efforts de l'auteur ne font aucun doute, la rédaction des huit volumes lui ayant pris quatre années pleines, « faisant des documents d'archives [son]oreiller » (*ibid.* : 5), restant « sans dire mot pendant la Guerre en Europe, cessant de voir [ses] amis politiques, déclinant l'invitation faite à se rendre à la Conférence de Versailles » (*ibid.* : 5). Or, il faut souligner que dans sa tâche Takekoshi fut aidé par une équipe de trois secrétaires⁵ et quatre collaborateurs scientifiques,⁶ dont deux seulement licenciés (en études commerciales – Ôta et Matura –). Ils furent une aide précieuse, et même indispensable à Takekoshi pour pouvoir espérer réaliser son programme fort ambitieux et innovant.

UN RÉSULTAT MITIGÉ : UNE QUANTITÉ IMPOSANTE, MAIS DE QUALITÉ INÉGALE

La mesure de l'ouvrage est monumentale : 4 943 pages, associées à un annexe de 833 pages. Sa structure est, elle, déséquilibrée : les deux tiers de l'œuvre furent consacrés à la période la moins ancienne, l'époque d'Edo (1603-1867 ; appelée « ère des Tokugawa » par Takekoshi, comme c'était encore d'usage). Pour cette dernière, Takekoshi eut recours à l'aide poussée de quatre collaborateurs, ce qui explique l'épaisseur de l'analyse et sa qualité sur la période. Ainsi, il livra seul près de deux mille pages portant sur l'histoire antique et médiévale, sans doute la plus délicate à traiter... Asakawa Kan'ichi (1873-1948), professeur à Yale et spécialiste de la féodalité japonaise, critiqua d'ailleurs particulièrement celle-ci dans son compte-rendu de l'ouvrage publié par les Annales en 1931 (Asakawa 1931) au moment de la parution de la traduction anglaise de l'ouvrage (publication non intégrale, mais en trois volumes tout de même : Takekoshi 1930). Non seulement Takekoshi n'opéra pas de découpage chronologique global (« l'antiquité », « le moyen-âge » etc.), mais surtout il ne caractérisa pas telle ou telle époque en fonction d'un mode économique identifié

⁵ Kuroi Ôzono, Miyawaki Tokuyoshi, Yamauchi Mumei.

⁶ Ôta Tetsuzô, Imazeki Tenbô, Hirota Naoe, Matura Kaname.

(comme « l'esclavage », « la féodalité », etc.). Globalement, le lecteur est obligé de constater que son histoire économique suivit un fil d'abord politique, très classique, traitant de « l'ère des Ashikaga » avant celle de « Hideyoshi » puis celle des « Tokugawa »...

De manière générale, le plan de Takekoshi montrait qu'il lui fut impossible de réaliser le programme annoncé en introduction : sa fresque historique suivit plus largement les évolutions politiques de l'histoire qu'elle ne bâtit une synthèse identifiant et analysant différents systèmes économiques et leur évolution. Seuls deux chapitres sur quatre-vingt livraient une analyse proprement économique, sur « l'époque de l'économie esclavagiste »⁷ et « l'époque des systèmes domaniaux. »⁸ Or, en identifiant seulement deux régimes économiques différents sur « deux mille cinq cent ans » d'histoire et en les isolant ainsi dans la composition de l'ouvrage, Takekoshi proposait une grille de lecture bien faible. Sur ces deux chapitres d'ailleurs, la critique s'abattit assez sévèrement : Asakawa Kanji reprocha à Takekoshi de ne pas distinguer l'« économie esclavagiste » antique du mode de production médiéval par le servage. Quant à l'analyse des domaines (*shôen*), Asakawa la qualifia de « négligente et désinvolte », y soulignant « un ton nonchalant et péremptoire à la fois » (Asakawa 1931 : 455).

LA MÉTHODE : ENTRE « DÉSINVOLTURE » ET INNOVATION STATISTIQUE

L'absence de citation par Takekoshi d'un seul autre auteur que lui-même tout au long de ses huit volumes était une faute sur laquelle l'académie historique japonaise, Asakawa comme Honjô, ne put fermer les yeux dans ses compte-rendu (Asakawa 1931 : 455 ; Honjô 1920 : 822). Surtout dans la mesure où les travaux ayant précédé celui de Takekoshi pouvaient se prévaloir de qualités dont ce dernier était dépourvu : l'analyse de l'histoire économique japonaise « depuis les origines » livrée par Fukuda Tokuzô était incomparablement plus courte... et cohérente.

L'ambition novatrice de Takekoshi semble avoir buté sur la masse des données à traiter et articuler. Un problème qui se retrouve dans sa gestion des sources : il prétendait exploiter des sources premières exclusivement et en exclusivité, mais à

⁷ « Dorei keizai jidai ». Vol. 1, chap. 6, p. 112-177.

⁸ « Shôen seido jidai ». Vol. 1, chap. 10, p. 344-452.

aucun endroit de son œuvre il n'identifia clairement ces documents (lieu de consultation etc.), il ne dressa pas même d'inventaire – même grossier – des fonds documentaires utilisés... Takekoshi expliquait en introduction que les archives étaient encore entre les mains des familles aristocratiques du pays et que leur consultation en était difficile. Cela peut expliquer l'absence de notes systématiques, de bibliographie et d'annexes : « aucun appareil critique » (Asakawa 1931 : 455).

Néanmoins, face à ce problème de gestion des données, l'auteur et ses associés développèrent une méthode pionnière : ils exploitèrent pour la première fois en histoire du Japon la méthode statistique. Ils collectèrent des données sur le coût de la vie et la valeur monétaire sur toute la période d'Edo, proposant deux immenses graphiques remarquables⁹ et loués par les critiques (Honjô 1920 : 822 ; Asakawa évoquait plus sobrement « de copieuses statistiques », Asakawa 1931 : 457). Cet effort permit à Takekoshi de toucher du doigt avec force un problème essentiel de la période : l'endettement chronique du régime shogunal et l'appauvrissement croissant des vassaux du régime, les guerriers les moins riches. Cela confirmait la qualité du travail réalisé sur cette période, mais aussi les carences sur les périodes antérieures.

CONCLUSION

La volumineuse *Histoire économique du Japon* signée par Takekoshi marqua par l'originalité de son positionnement, l'échelle de l'effort accompli et le large écho qu'elle trouva au Japon comme à l'étranger. Le mécénat accordé par le haut patronat japonais à cette œuvre et son succès grand-public prouvent l'importance acquise par la nouvelle discipline dans le Japon dès les années 1910. Sa rédaction par un historien non-universitaire montrait aussi le décalage persistant entre le besoin croissant du développement de cette science et la difficulté du cadre universitaire japonais à y répondre rapidement. L'œuvre reflétait parfaitement son moment de création : à l'image de la bulle économique sévissant dans le Japon d'alors, elle affichait des ambitions démesurées que les structures de production existantes ne purent accomplir pleinement ; elle reproduisait aussi cette dynamique de « la démocratie de Taishô »

en minorant l'importance des autorités politiques face aux phénomènes économiques et sociaux.⁹

Avec ses qualités et ses défauts, cet ouvrage parvint à achever en 1920 la phase d'introduction de l'histoire économique au Japon pour ouvrir une nouvelle perspective de développement. Son ambition affirma des idées fortes (prise de distance avec les références occidentales, dimension « totale » de l'histoire économique, nécessité du comparatisme, travail statistique sur le long terme) qui marquèrent les esprits... La démesure du projet montra aussi que la modestie et la rigueur scientifiques étaient nécessaires pour un résultat plus assuré. Une nouvelle génération d'historiens (Honjô Eijirô en tête) était déjà en formation pour suivre cette nouvelle piste, ce sont eux qui donnèrent dans la décennie suivante ses premiers travaux scientifiques véritablement achevés à l'histoire économique japonaise.

LEXIQUE

Asakawa Kan'ichi 朝河貫一 (1873-1948)

Fukuda Tokuzô 福田徳三 (1874-1930)

Hirota Naoe 弘田直衛

Honjô Eijirô 本庄栄治郎 (1888-1973).

Hon'no Ichirô 本野一郎

Imazeki Tenbô 今關天彭

Kuroi Ôzono 黒井大園

Matsura Kaname 松浦要

Miyawaki Tokuyoshi 宮脇得吉

Ôta Tetsuzô 太田哲三

Takekoshi Yosaburô 竹越与三郎 (1865-1950)

Uchida Ginzô 内田銀蔵 (1872-1919)

Yamauchi Mumei 山内無名

⁹ Sur le cours du taux de change de l'or contre l'argent (au début du vol. 6) et du riz (au début du vol. 7) entre 1603 et 1867.

BIBLIOGRAPHIE :

Asakawa Kanji. « Mr Yosaburo Takekoshi, *Ni-hon Kei-zai shi* [Histoire économique du Japon] ». Annales d'histoire économique et sociale, année 1931, vol. 3, n° 11 : 454 – 457.

Campagnolo, Gilles. *Critique de l'économie politique classique : Marx, Menger et l'Ecole historique*. Paris, PUF, 2004.

Fukuda Tokuzô. *Nihon keizai shiron* [De l'histoire économique du Japon]. Traduit de l'allemand par Sakanishi Yoshizô. Tôkyô, Hôbunkan, 1907.

Honjô Eijirô, "Takekoshi-shi no nihon keizai-shi" [L'histoire économique du Japon de M. Takekoshi]. *Keizai ronsô* [Débats économiques], 1920, vol. 11, n°6 : 817-823.

Shionoya Yuichi. *The Soul of the German Historical School*, Boston, Springer, 2005.

Takekoshi Yosaburô. *Shin nippon-shi* [Une nouvelle histoire du Japon], 2 volumes. Tôkyô, Minyûsha, 1891-1892.

Takekoshi Yosaburô. *Nisen gohyaku nen shi* [Deux mille cinq cent ans d'histoire]. Tôkyô, Minyûsha, 1896.

Takekoshi Yosaburô. *Taiwan tôchi-shi* [L'histoire du contrôle de Taiwan]. Tôkyô, Hakubunkan (trad. par George Braithwaite en 1907: *Japanese Rule in Formosa*, London-New York-Bombay-Calcutta : Longmans), 1905.

Takekoshi Yosaburô. *The Economic Aspects of the History of the Civilization of Japan*, New York, The Macmillan company, et Londres, George Allen & Unwin, 3 volumes, 1930.

Uchida Ginzô. « *Nihon keizai-shi no kenkyû* [Etudes en histoire économique du Japon] », 2 volumes. In *Uchida ginzô ikô zenshû* [Le legs d'Uchida Ginzô : oeuvres complètes]. Tôkyô, Dôbunkan, vol. 1-2, 1921.